

Quand les mots ne sonnent plus et ne résonnent plus en nous.

Quand ils échouent à retranscrire nos ressentis et nos pensées, le besoin peut alors devenir insoutenable — comme si l'on devait tout sortir, tout ce qu'il y a en nous, par quelque moyen que ce soit. Trouver un moyen de l'exprimer, de s'exprimer.

Si on n'y réfléchissait pas et si on laissait juste dégouliner de nos bouches ce qui nous ramène à nos plus chers souvenirs, ce qui fait que nos cœurs se compressent contre nos poitrines, tout deviendrait peut-être chaos et cacophonie. Et pourquoi pas finalement ?

Si nos voix n'ont jamais su trouver l'endroit capable de les accueillir dans toute leur multiplicité, leur densité, leur complexité, alors peut-être faut-il leur offrir enfin tout l'espace qu'elles méritent, sans jamais les restreindre ni les affaiblir ; sans les contraindre ou les contenir. Au contraire, les laisser libres, libres de prendre la forme qu'elles veulent pour se dire au monde, quitte à risquer la dissonance.

Et même aller jusqu'à revendiquer le discordant, le brouhaha, le chaotique. Parce que l'on peut se demander : dissonant par rapport à quoi ? Quelle soit disant harmonie vient-on rompre ?

Dissonantes aux yeux des autres, nos langues le sont déjà. Les rrrrr ر, les qaâf ق, les 'ayn ع, les kaâf ك, les haâ ح. Nous ne revendiquons aucune harmonie, aucun ensemble lisse ou homogène, mais bien plus le trouble, l'hybride et l'irrégulier.

Alors, nous (nous) disons au pluriel, sous toutes les formes possibles, précisément pour tenter de dire plus justement.

Le chat a mangé sa langue est un cycle de programmation qui a débuté à l'automne 2025 à la Maison de la Conversation, espace qui nous a invité à réfléchir à un nouveau cycle d'échanges et de réflexions autour du langage, portés par notre collectif, le mat3amclub. Ce cycle souhaite donc investir la question du langage au prisme de ses formes alternatives et notamment de l'oralité, en reconsidérant la place accordée à la parole dans les luttes décoloniales en art.

La conversation est au cœur de notre façon de travailler : dans nos salons, les cafés et les conversations Whatsapp que l'on partage à deux, mais il est surtout au cœur de notre relation avec les artistes-auteur.ices qui traversent le collectif et s'y installent. De tous ces échanges est né un joyeux chaos qui prend ce soir la forme d'un micro-festival solidaire intitulé «Chaosphonie de la langue».

Réfléchir à la place que prend le langage depuis notre situation pose des questions à la fois politiques, esthétiques, culturelles et identitaires. En France un surinvestissement politique de la langue arabe l'a rendue coupable et dangereuse. Elle est la langue du terrorisme religieux, mais pas celle de la tradition poétique ou de l'amour. En France, l'arabe est verni de honte et sa non-transmission devient le terreau de traumatismes intergénérationnels.

Les pratiques performatives des communautés diasporiques incarnent ainsi la possibilité de retrouver une langue, à la fois par le geste et par le discours, de réinvestir des domaines de l'expression vocale et physique de nos existences qui ont été infiltrés par les réminiscences d'un colonialisme nauséabond qui se putréfie dans nos corps, nos voix et nos psychés, ayant intégré sa violence et son complexe d'infériorité.

Parler de la langue en ce temps présent, c'est aussi penser la nécessité de sa préservation dans le cadre du génocide à Gaza et de la colonisation de la Palestine depuis 77 ans. C'est rappeler qu'il est nécessaire de l'investir comme outil de résistance et d'existence politique contre le chaos des violences systématiques et organisées envers un peuple, sa culture et son histoire. Elle met en lumière la façon dont des politiques de domination et d'annihilation, telles que celles portées par l'État criminel israélien, cherchent à effacer les langues et faire taire les voix qu'elle marginalise pour mieux contrôler et imposer un récit et une identité dominante.

Penser de façon collective un programme artistique visant à mettre en relation nos rapports à la langue est une façon d'avancer collectivement vers la décolonisation de nos esprits. La poésie, la performance, la traduction et la micro-édition telles que pratiquées par Yasmina Shahin, Tiffany Tatin, Tara Sammouri, Meryam Benbachir, Emma Berger-Pierre, Liên Hoàng-Xuân, Inès Tobji-Hader, Nana Buluku, Ohjeelo, Aerodynamisme et l'équipe des publications SABR/Collection permettent de désarticuler les langues, celles des États, de les absorber avant qu'elles ne nous absorbent et de créer sa propre langue, celle qui permet de composer son art.

On se demande alors comment il est possible d'aimer, de jouir, de prier, de crever de douleur ou de crever tout court dans une langue qui serait multiple, qui existerait au-delà de l'appartenance et de la parole même, dans une langue faite de gestes, nous offrant la possibilité de se retrouver au milieu du chaos.

Quand ils ne peuvent plus être dits, chanter les mots, danser les mots.

Léna Kemiche
Jade Saber